

Article

« Paul Zumthor, *la Mesure du monde* »

Jean-Marcel Paquette

Études littéraires, vol. 26, n° 3, 1994, p. 149-154.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/501062ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Zumthor, Paul, *la Mesure du monde*, Paris, Seuil, 1993, 438 p.

JEAN-MARCEL PAQUETTE. — Voilà un livre d'écrivain, autant qu'une somme d'érudition. Comme on sait, d'autre part, Paul Zumthor, que vous avez mené de façon continue, depuis un demi-siècle, une brillante carrière de médiéviste et une carrière de poète et de romancier (accélérée ces dernières années), comment concevez-vous, après une si haute expérience, la réconciliation (cette « nouvelle alliance » souhaitée par Prigogine) du savoir et de la création ?

PAUL ZUMTHOR. — Votre question touche à quelque chose qui pour moi est essentiel ; d'autant plus que j'atteins l'âge des bilans, et que le livre qui vient de paraître (et auquel j'ai travaillé près de sept années) me donne à moi-même l'impression de constituer une sorte de testament « scientifique ».

Je mets ce dernier mot entre guillemets, car je n'ai jamais été certain de ce qu'il signifie, et subodore en lui un piège notionnel. La gêne qu'il m'a toujours inspirée est significative... et se rapporte à l'interrogation que vous venez de formuler. À ce que la plupart d'entre nous, à l'université, nommons la « science », je préfère en toute occasion le « savoir », et je désigne par là, de façon indissociable, la connaissance d'un objet et, pour ainsi dire, sa dégustation, à la fois sa découverte et le plaisir que celle-ci engendre.

Il y a des décennies que tout ce que j'ai écrit est, en sous-œuvre, inspiré par cette façon de voir. Inutile donc de préciser que je suis en total accord avec Prigogine quand il revendique « l'alliance du savoir et de la création ». Cette alliance, je l'ai toujours désirée, dès les premières lignes que j'ai écrites, vers l'âge de vingt ans. Il a fallu toutefois de longues années et un travail acharné pour que la certitude se fasse jour, que cette alliance est réellement possible et ne constitue pas seulement un beau rêve.

Il me semble aujourd'hui qu'elle peut se réaliser à deux niveaux. D'abord, sur le plan personnel, dans le déploiement des énergies vitales, dans le dynamisme intellectuel et le dessein général de ce que chacun entreprend. Pour moi, au cours des années, l'alternance qui s'est instaurée d'elle-même entre mes deux types d'écrits (proposant un savoir ou, explicitement, une fiction) a constamment fait rayonner du second sur le premier une joie parfois intense, émanant de ce que mon ancien camarade d'études Roland Barthes nommait le plaisir d'écrire. Barthes donnait à ce

beau mot de « plaisir » un sens plein, évocateur des sources de l'être et du discours... le sens qu'il a lorsqu'on l'emploie à propos du don de l'amour.

En fait, à plusieurs reprises au cours de ma carrière il est arrivé qu'un ouvrage « savant » engendrât aussitôt une fiction : ainsi, mes premiers travaux originaux sur la poésie du XII^e siècle, dans les années 60, m'imposèrent, littéralement, la composition de mon roman *le Puits de Babel* (paru en 1969) ; plus près de nous, *le Masque et la Lumière* a débordé dans *la Fête des fous*, ces deux livres étant pour moi absolument inséparables ; le même dossier documentaire est du reste à la base de l'un et de l'autre.

Autre plan de réalisation de l'alliance — de beaucoup plus important — : le plan épistémologique, celui qui réfère à la nature et aux moyens du savoir. Sur ce point, mon opinion s'était déjà formée dans les années où (en 1940-42) je préparais ma thèse de doctorat. Mon idée — qui, depuis lors, n'a fait que se confirmer et s'approfondir — est que la saisie des faits, objet du savoir et but de toute recherche, a tout à gagner d'une approche « poétique » plutôt que strictement rationnelle ; je veux dire que les valeurs épistémologiquement les plus fécondes sont celles qui mettent en œuvre les analogies, la considération des rapports formels, une sorte de contemplation ontologique de l'objet, sa dégustation savoureuse.

J.-M. P. — Comment expliquez-vous que, la notion de temps étant au cœur des grandes réflexions philosophiques depuis la plus haute Antiquité, celle d'espace ait si peu nourri ces interrogations ?

P. Z. — Votre remarque renvoie à un fait curieux de l'histoire de notre philosophie. La question que je me suis posée à ce propos a été l'un des points de départ de ce livre. Je m'explique cette étrange situation — cette distorsion de la réflexion de l'homme occidental depuis plus de deux millénaires — par les relations très différentes qu'entretient l'être humain avec sa condition temporelle d'une part, son environnement spatial de l'autre.

Le temps nous « tient », nous domine de l'intérieur, le rapport que nous avons avec lui engage à tout instant le déroulement de notre existence, puisqu'il signifie, très concrètement pour chacun de nous, la certitude (physique et psychique) et l'approche de la mort. Il en va autrement de l'espace, même si d'un point de vue existentiel il est, en fait, inséparable du temps : à tort ou à raison, l'espace est senti, vécu, comme externe, en tant qu'étendue à conquérir et à occuper. Son rapport à notre destin apparaît donc (de façon abusive, mais nous n'en avons pas conscience) quasi-anecdotique et accidentel.

Qu'il y ait, dans cette perception, une dramatique erreur, ressort des manipulations actuelles de l'espace terrestre et céleste. Quel sens ultime donner aux mouvements écologiques, sinon celui d'une tragique prise de conscience ? Nous découvrons que, de notre espace (comblé de nos

produits inutiles, souillé, bouché, rétréci par le développement même de nos moyens de le parcourir), nous mourrons un jour.

À propos du Moyen Âge, c'est un peu cela que j'ai voulu, sinon proclamer ouvertement, du moins suggérer.

J.-M. P. — Décrire la spécificité de l'espace médiéval, ce serait récrire votre livre. Mais pourriez-vous la caractériser en bref, en la situant, disons, entre l'espace antique et l'espace moderne ?

P. Z. — Pour m'exprimer en quelques mots, j'opposerais l'espace médiéval à l'espace moderne sur un point capital, dont les conséquences sont innombrables et embrassent tous les aspects de l'existence et de la conscience humaines (d'où, soit dit en passant, le plan général de mon livre, considérant successivement les principaux de ces aspects).

Le Moyen Âge perçoit et se représente un espace hétérogène ; on dirait, sans presque exagérer, qu'il perçoit plusieurs espaces, de nature totalement différente. Chaque être humain possède son espace vital, caractérisé par son immédiateté et sa très forte charge affective : ce que j'appelle « l'ici ». Mais à l'ici s'oppose, de façon plus ou moins menaçante (parfois, fascinante), un espace extérieur, « l'ailleurs », inorganisé, sans unité, décomposé en un « proche » et un « lointain », un connaissable et un inconnaisable, soit matériel (géographique), soit tenant à quelque surnature (mais pourtant mal distinct du précédent).

Pour l'homme moderne (mettons, de Newton à Einstein), l'espace s'est homogénéisé : celui qui sépare ma main de ma bouche est de la même nature que celui qui sépare la terre de la lune ; seule intervient entre eux une différence quantitative ; aucun problème qui ne puisse être résolu par l'invention d'une unité de mesure adéquate, le micron ou l'année-lumière. En ce sens, il n'y a plus, sur le plan spatial, d'inconnaisable ; et le matériel se trouve rigoureusement distingué de l'immatériel, ce dernier échappant à la fois à la prise et à l'intérêt de la « science ».

Il faut ajouter que cette conception « moderne », qui subsiste dans l'esprit de la majorité de nos contemporains, a cessé d'être partagée par un nombre grandissant de chercheurs en mathématiques, physique, biologie. Nous revenons, par le biais des langages techniques mathématisés, à la conception, au moins implicite, de l'hétérogénéité de l'espace. Cette tendance, nette dans les sciences dites exactes, a son équivalent approximatif dans les sciences dites humaines, qui font de plus en plus souvent (et de façon incontrôlée) un usage métaphorique du terme d'espace, parlant d'un « espace de liberté », de l'« espace du texte », etc., etc.

Qu'en fut-il dans l'Antiquité gréco-romaine ? Je ne saurais trop le dire, faute de connaître assez cette civilisation. Du moins me semble-t-il que le grand géographe Ptolémée, au II^e siècle, se faisait de l'espace universel une idée assez semblable à celle que s'en formaient les savants de notre XVII^e. Mais le texte de Ptolémée ne fut connu en Europe qu'en 1406 !

J.-M. P. — Au cœur géométrique de votre livre, la figure du chevalier errant, particulièrement Dinadan qui « va le sens du monde quérant ». Comment cette figure vous semble-t-elle résumer, en en symbolisant le parcours, l'évolution même de l'espace au Moyen Âge ?

P. Z. — L'invention, par des romanciers du XII^e siècle, de la figure du chevalier errant est, dans cette perspective, très frappante. C'est pourquoi je lui ai consacré un chapitre entier... qui fut du reste le premier à être écrit, et publié séparément (dans la revue *Poétique*).

Le chevalier errant est celui qui, par vocation (au sens fort de ce mot), ne possède pas d'« ici », soit qu'on le lui ait enlevé, soit (plus souvent) qu'il y ait renoncé, par l'effet d'une espèce d'ascèse spatiale. Le côté ascétique de son errance est fortement souligné par plusieurs des grands romans en prose du XIII^e siècle. Mais ascèse implique effort de salut, et en quelque manière référence à des puissances supérieures. L'ascèse est en ce sens promesse ; elle apporte à l'homme une chance de découverte, un espoir de connaissance. Le chevalier errant, du fait qu'il ne cesse de se déplacer dans l'ailleurs inconnu, en prend symboliquement possession (au profit du roi, de la cour, des autres chevaliers) en même temps qu'il en acquiert la connaissance (laquelle se confond avec la découverte de la Merveille — autre symbole !).

J'ai tracé dans mon livre une sorte de chronologie parallèle de l'évolution de la figure du chevalier errant dans nos romans des XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, et des étapes de la découverte géographique de la terre. Il est surprenant de constater les analogies entre ces deux séries. Il est évident que les histoires de chevaliers errants ont fonctionné comme un mythe rendant indirectement compte de l'essor spatial de l'Europe hors de son étroit espace originel.

J.-M. P. — Vous interrogez beaucoup l'étymologie des vocables sous lesquels se désignaient les diverses mesures de l'espace au Moyen Âge. Quel statut accordez-vous plus généralement à cette archéologie des mots dans l'approche d'un phénomène aussi complexe que celui que vous abordez, et de tout savoir en général ?

P. Z. — L'étude des structures de la langue, et spécialement du vocabulaire de l'époque ancienne qu'il étudie est, on n'en saurait douter, indispensable à l'historien. Certes, ce n'est pas toujours possible : trop de langues nous demeurent inconnues. Du moins, pour le Moyen Âge européen, ne manquons-nous pas de renseignements. Je ne saurais assez insister sur l'utilité, pour tout médiéviste, de dominer plusieurs langues de l'époque en question.

Le vocabulaire remplit, historiquement, le rôle d'une sorte de conservatoire sémantique. Les significations s'usent, dans une langue, au cours du temps, plus vite que les formes, lesquelles subsistent parfois durant des siècles, se chargeant de sens nouveaux. Mais elles contiennent en

général, comme des bulles sémantiques fossilisées, des traces de leurs sens anciens. C'est ceux-ci que l'on peut, de temps à autre, capter, au moyen de comparaisons et d'oppositions avec des termes, voisins ou non, de la même langue à la même époque. On parvient, dans le meilleur des cas, à reconstituer ainsi la structure d'un champ sémantique.

Ce n'est pas pour rien que j'ai, durant une quinzaine d'années, consacré une partie de mon temps aux études de lexicologie ! Dans ce cas particulier, l'une des constatations qui m'ont servi de point de départ, c'est la curieuse répartition des éléments du champ sémantique topographique : absence de tout terme pour désigner l'étendue comme telle, surabondance en revanche de termes désignant les lieux particuliers. Ainsi, toutes les langues romanes et germaniques (j'ai borné à elles mon enquête), jusqu'au XV^e siècle, ont concentré leur effort lexical sur l'« ici », au détriment de l'« ailleurs » ; sur la limite proche au détriment de toute suggestion d'infini.

J.-M. P. — Votre épilogue, d'un si puissant lyrisme, renvoie tout un savoir sur des choses anciennes à notre monde d'aujourd'hui ; ce jeu de miroirs n'est pas nouveau chez vous. Serait-il juste de l'interpréter comme le cri du poète devant le désarroi mémoriel de notre époque ?

P. Z. — Cet épilogue constitue, dans mon intention, l'aboutissement du livre et, jusqu'à un certain point, un appel final. Je le commenterai de la manière suivante.

J'ai toujours été convaincu que l'intérêt profond de l'histoire est lié à notre perception du présent ; cette conviction a pris chez moi, avec les années (depuis 1960 à peu près), une gravité, voire un aspect dramatique, qui ont affecté, je pense, tous mes travaux. La connaissance du passé, l'établissement d'un « savoir » du passé me paraissent inconcevables sans un engagement (affectif et intellectuel) dans le monde où nous vivons, ici et maintenant. C'est là une condition nécessaire à la compréhension des traces, indices et signes que nous livrent les documents bruts. Rechercher et analyser philologiquement ces documents, c'est, certes, une des tâches de l'historien ; mais c'est une tâche préliminaire, qui ne nous conduit aucunement à la saisie d'un sens. Car, en toute occasion (et même si nous n'en sommes pas clairement conscients), le sens provient de nous. Tel est le seul fondement de l'utilité de l'histoire : elle nous permet, en retour, de diriger un regard plus aigu sur notre propre univers.

L'historien va donc s'efforcer de percevoir, sentir, saisir le passé *dans* son temps à lui : dans le XX^e siècle finissant, s'il vit de nos jours. Il y parviendra grâce à l'examen des analogies et différences, sans jamais en être dupe, en n'oubliant jamais que des analogies trompeuses, de pseudo-différences peuvent à tout instant égarer son jugement. Il n'y a sans doute pas de critères « objectifs » qui puissent fournir en cela des règles sûres. Du moins y a-t-il une grande loi, valable dans tous les cas et en toute circonstance : je ne peux rien dire, rien écrire de « valable » qui ne m'engage personnellement. J'emploie le mot « valable », par prudence ; il faudrait peut-être

employer le mot « vrai »... Mais cela nous lancerait dans une éternelle discussion sans issue : qu'est-ce que la vérité ?

Plutôt que de m'aventurer sur ce terrain glissant, je préfère prendre un détour, et m'interroger sur la nature de mon discours. C'est dans mon petit livre *Parler du Moyen Âge*, paru en 1980, que j'ai pour la première fois formulé la question ; je l'ai reprise, implicitement, dans la conclusion de mon *Introduction à la poésie orale*, trois ans plus tard, et, comme vous l'avez justement observé, dans le dernier chapitre de *la Mesure du monde*. C'est devenu chez moi une idée fixe ! Pour poser crûment le principe, je dirais : il n'est de discours capable de *com-prendre* (de prendre, pour ainsi dire, entre ses mains) la réalité profonde et stable des choses qu'un discours « poétique ». J'hésite à écrire « prophétique ». De toute façon, j'entends par là une démarche affective, intellectuelle et verbale où le matériau érudit (pour considérable qu'il soit) est mis en forme et en perspective en vertu de mon engagement personnel dans la recherche, de mon implication personnelle dans l'objet — en somme, dans la convergence de l'« objectif » et du « subjectif ». Envers le Moyen Âge, j'éprouve le même intérêt chaleureux, les mêmes sentiments mêlés, les mêmes incertitudes émouvantes que pour ma propre enfance, ce temps de moi que j'ai perdu.

Les premiers lecteurs du manuscrit de *la Mesure du monde* l'ont si bien perçu qu'ils m'ont suggéré de souligner l'existence de ce lien : d'où les deux pages en italiques qui commencent le livre, et que j'ai ajoutées au dernier moment. D'où (je le sais) une sorte de nostalgie perceptible entre les lignes du livre : nostalgie d'un monde autre, plus pauvre en apparence, infiniment plus riche en profondeur... comme, pour presque chacun d'entre nous, fut son enfance. Nostalgie que provoque et conditionne le monde qui nous entoure aujourd'hui, ce monde où nous ne sentons plus la terre sous nos pieds que par le truchement des pneus de nos voitures, où la « mesure du monde » nous est donnée par nos compteurs kilométriques.

Jean-Marcel Paquette
Université Laval

Paul Zumthor
Montréal